

---

*Pourquoi la croix est l'avenir de l'homme? (p. 113)*

A ces questions lancinantes et essentielles, Métellus nous donne un hymne mystérieux aux mots de la tribu qui fortifient l'âme. Sa poésie dénonce tous les interdits, toutes les démenances pour ne propulser devant nous que la joie de "l'essence de l'innocence". Ainsi l'on peut dire que ses mots "respirent le parfum de la vie sur les cendres des ossuaires" (p. 119). Ce recueil est donc un appel des profondeurs pour une marche méditative sur les conditions d'une humanité en quête d'un salut caractérisé. A ce titre, il faut le lire, absolument.

Hédi Bouraoui  
*Université York*

**Joël Des Rosiers.** *Théories caraïbes: poétique du déracinement.* Montréal: Triptyque, 1996. 226 pages.

Poète et homme de lettres, Joël Des Rosiers n'a guère besoin d'être présenté. Mais à travers cette oeuvre, *Théories caraïbes: poétique du déracinement*, on le découvre davantage. Dans son effort constant de faire une oeuvre de synthèse, non seulement de ses lectures et de sa culture mais aussi de l'imaginaire et des sciences, dans le sens premier du terme, l'auteur réussit un pari difficile à gagner. C'est grâce à son identité multiple, qui ne peut se définir d'ailleurs que par une perpétuelle quête identitaire, qu'il arrive à établir le rapport entre fiction et science, à réunir, harmonieusement, les éléments constitutifs, pourtant disparates, d'une oeuvre maîtresse que le sous-titre désigne mieux que le titre. Dans cet essai, l'auteur tente de déceler dans l'activité littéraire, et dans la langue même, les manifestations du déracinement en rapport étroit avec "l'ex-île." En partant de la problématique du déracinement ayant pour corollaire l'hybridité dans un monde moderne devenu "lieu de brassage" culturel et racial, il élabore "des théories" qui, tout en se voulant "caraïbes," prétendent à l'universalité. Par une analyse à la fois logique et psychanalytique, Des Rosiers trace "la hantises des origines" qui caractérise les oeuvres littéraires à travers le temps et l'espace, pour nous démontrer enfin qu'un lien étroit unit la science à la fiction: "Historiquement," nous dit-il, "la langue de la science fut poétique" (6). Face à ce dilemme qui condamne "l'écrivain d'exil" à faire de littérature "un conte de faits," il préfère plutôt faire de la science même un conte de fées: une fiction. Rien n'illustre mieux d'ailleurs le rapport entre science et fiction que la créativité de Des Rosiers lui-même: le médecin-écrivain,

---

jadis guérisseur des corps devenu celui des âmes. Il ne fait dans cet essai qu'affirmer son intégrité et réclamer son identité: l'auteur, poète n'appartient qu'à lui-même, même si son oeuvre appartient à tous. Par là, il nous révèle aussi le drame de la création littéraire en diaspora, le tragique besoin d'écrire qui est du même ordre que "la maladie."

Issu de la Caraïbe qui, de par la diversité unique de ses îles, symbolise le déracinement à tous les égards, l'auteur, vivant dans un autre monde, porte ces îles au fond de lui-même; et, grâce à son imagination, à sa poétique, elles prennent la dimension de l'univers. Ces "beaux mensonges à la surface de la mer" (71), restent malgré tout la seule vérité, celle première: "une parole-lumière" qui fut à l'origine de l'Être — celui du poète comme celui du monde. Et la démarche analytique de l'écrivain change dès qu'il s'agit des îles pour devenir poétique: "l'île sur laquelle le mot sur lequel naufrage mon amour" (72), évoquant l'indissoluble lien entre l'amour et la mort. Ainsi nous révèle-t-il que le "fantasme des origines" se double par un désir inconscient de "retour aux sources," et que toute oeuvre d'art est un témoignage flagrant d'une souffrance liée à l'ex-île, à la mère qu'on ne quitte que dans la douleur, d'une déchirure semblable à ces "plaies" qui "éclairaient," comme le dit Giono, et qu'il ne faut pas éteindre.

Personne ne semble mieux connaître que Des Rosiers la souffrance de ces "hommes-îles, de ces hommes-papillons," et le sort de tous ces éternels exilés qui tracent par leur errance, par leur rêves, par leur écriture même les empreintes de leurs identités, de leur identité à la fois riche, "instable," et "pécaïre" mais d'une intensité à unir science et conscience. Et le problème d'identité se conjugue avec la question d'Altérité: "Qui est cet autre que je suis pas?" — question subtile qu'a déjà posée Sartre en termes d'antagonisme faisant de l'autre "l'enfer."

Cet essai est, certes, un voyage dans le monde imaginaire des écrivains à la recherche des origines. Mais c'est aussi une descente dans les abîmes, autrement dits l'inconscient des textes (mot, parole, image, langue), voyage "à but non lucratif," pour s'en tenir au seul plaisir de lire, de s'instruire et d'instruire, afin de proclamer la souveraineté de la littérature. L'auteur pose des questions à la fois essentielles et existentielles, relatives à la problématique du déracinement; et c'est à chacun de trouver dans ce livre — ou bien de s'en inspirer — des éléments de réponses: un livre qui procure au lecteur une double joie, celle de "joindre l'utile à l'agréable."

Ibrahim Badr  
*Université Brock.*